

Thomas Causin

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1785

Né à Caen (Calvados) , le 5 juillet 1762

Mort à u Mans , le 7 janvier 1846

Notes bio-bibliographiques

E. Bomardet
fr. de l'Oratoire

C Thomas Cautin

Rouen - Mans 5-

15 avil 89

* Marguer. 202-164

C Thomas Cautin

1787-88 Nantes

1788-89 à

Le Confère Thomas Cautin

M. M. 613, p. 237, N° 913 =

Thomas Cautin, clerc, né à Caen, vicie de Bayeux, le 5 juillet 1762
reçu le 21 janvier 1785.

Liste d'avril 1790 =

Le Confère Thomas Cautin, régent de 4^e au Mans
âge de 27 ans $\frac{1}{2}$, entre en juillet 1785.

Voir: Frère: Grébutin, notice, Caen, 18... in 8, I. p. 202.

Liste pour 1788-1789 =

On le dit sorti de Nantes pour aller au Mans.

M. M. 616, p. 54 N° 385 =

(calvados)
Le Conf. Thomas Cautin, des mineurs, né à Caen le 5 juillet 1762,
fils de Bernard Cautin, bourgeois et Catherine Le Gendre
humanités et philosophie au collège de Caen.
entre à Paris le 8, admis le 21 janvier 1784.
paiera la $\frac{1}{2}$ pension et s'entretiendra.

MM 617 P178 N 5075 =

de confrère Thomas Causin, mineur

né à Caen, Nic. Bayeux 5 juillet 1762

fil de Bernard Causin, bourgeois et Catherine Legendre

humanités et philos au collège de Caen

entré à Paris le 8 janvier 1785, admis le ...

pension 1/2 et entretien

Voir son règlement mss. 82189

Cousin

Voir = Frère, tribulation, notice, Caen, 18... in 8° I. p. 202

Thomas Canvin

Ancient Oratory.

Ln 78

NOTICE

SUR

M. THOMAS CAUVIN

ANCIEN ORATORIEN

ET

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

PAR

G.-S. TREBUTIEN

CAEN

IMPRIMERIE DE F. POISSON ET FILS
Rue Froide, 18

MDCCCXVI



Lu 78

NOTICE

SUR

M. THOMAS CAUVIN.

Le dernier membre de la docte congrégation de l'Oratoire et le plus laborieux des antiquaires normands , vient de terminer sa longue et honorable vie. M. Thomas Cauvin est mort, laissant un nom qui sera toujours cité lorsqu'il s'agira de ces rares exemples de désintéressement pour la science et de haute probité, qu'on aime à mettre sous les yeux des générations qui s'élèvent.

M. Cauvin naquit à Caen , le 5 juillet 1762, de Bernard Cauvin et de Catherine Legendre. Son père était maître tanneur et demeurait rue Saint-Etienne. Il avait une certaine fortune ; mais de grandes maladies et de fausses spéculations le ruinèrent presque entièrement. En mourant , il laissa sa veuve avec deux jeunes enfants et quatre ou cinquante livres de rente pour les élever. Elle appartenait à une famille honorable qui lui vint en aide. Un de ses oncles se chargea du jeune Thomas , qui trouva aussi un bienfaiteur dans son tuteur, M. Blin. Il le confia d'abord aux frères des Ecoles chrétiennes ; ce ne fut que vers l'âge de douze ou treize ans que, désirant lui faire embrasser l'état ecclésiastique , on l'envoya au collège du Mont. Il avait le travail difficile, mais « tant d'envie de s'instruire, » qu'il fit deux classes dans la même année, et remporta tous les prix. Ses

études terminées, et ne se sentant point de vocation pour le sacerdoce, il entra le 8 janvier 1785, dans la congrégation de l'Oratoire (1), la seule où l'on ne fit aucun vœu : la sainte liberté, a dit Bossuet, y faisait le saint engagement. Après avoir achevé ses cours, il devint, selon la règle de sa congrégation, professeur à son tour, et fut d'abord maître d'études à Juilly. Parmi les élèves de cette maison célèbre, il y en avait un alors qui était venu aussi de Normandie, et qui depuis fut l'auteur du *Génie de l'Homme*. Bien des années après, en 1833, M. de Chénedollé et M. Cauvin se reconnurent au congrès scientifique de Caen, avec cette émotion qu'on éprouve à revoir un compagnon de sa jeunesse, — le regret souriant du passé.

De Juilly, on l'envoya à Rouen ; il n'y resta que quelques semaines et passa à Nantes, puis au Mans où il vint en 1789. Il avait professé toutes les humanités jusqu'à la seconde inclusivement, lorsque l'Oratoire fut supprimé par le décret de l'Assemblée constituante qui abolissait toutes les congrégations religieuses. On connaît les déplorables conséquences de la constitution civile du clergé et la rigueur avec laquelle le serment fut exigé. Les prêtres le refusèrent ; les laïcs le prêtèrent, et demandèrent à l'autorité la permission de garder les prêtres dans la maison, et de se charger de leurs classes jusqu'à une organisation définitive de l'instruction publique. Cet état de choses dura peu. Les temps devenaient de plus en plus terribles, les mesures révolutionnaires se succédaient ; les prêtres furent déportés. Lorsque le calme eut enfin reparu, on songea à réorganiser l'instruction. Les écoles centrales furent instituées ; mais les

(1) Le journal *l'Intérêt Public* a commis une erreur en disant, dans son numéro du 28 janvier, que M. Cauvin avait passé une partie de sa jeunesse dans la maison que l'Oratoire possédait à Caen : il n'y est jamais entré ; cette maison était un lieu de retraite pour les membres âgés de la congrégation. M. Cauvin fit son noviciat à Paris.

partis se disputèrent, au Mans, la nomination des professeurs qui, comme tous les autres fonctionnaires, étaient alors soumis au régime électif. M. Cauvin, qui resta toujours étranger à l'intrigue, s'en remit à la Providence. Cependant il fut nommé professeur de sciences naturelles. Cette première nomination fut annulée. Une autre eut lieu et lui rendit le même emploi qu'il exerça jusqu'à la suppression des écoles centrales, en 1804, et leur remplacement par les lycées. Cette fois les nominations se firent à Paris. M. Cauvin, s'étant contenté d'une demande par écrit, qu'il n'appuya d'aucune démarche, ne fut pas compris dans la nouvelle organisation. Sans fortune, unique soutien de sa mère, il se trouva dans une position matérielle très-difficile. Le sous-préfet de Saint-Calais avait besoin d'un secrétaire. Malheureusement M. Cauvin ne s'était jamais occupé d'administration; mais pour une volonté forte et intelligente il n'y a point de difficultés insurmontables. Il travailla pendant deux mois dans les bureaux de la Préfecture, et au bout de ce temps fut en état d'aller remplir son nouvel emploi à Saint-Calais.

Ce fut à cette même époque que vint au Mans la femme distinguée à tous les titres dont M. Cauvin a fait si longtemps le bonheur, et qui le pleure aujourd'hui. M. Cauvin n'avait jamais songé à se marier; mais ses amis pensèrent qu'allant dans un pays où il ne connaissait personne, il avait besoin d'une compagne, et qu'il n'en pouvait choisir une plus digne de lui que M^{lle} Louise Verdier, d'une famille originaire de la Ferté-Bernard. Il consentit que l'on demandât sa main, et l'épousa le 8 janvier 1805: par un de ces rapprochements qu'aime le hasard, il se trouva que ce jour était l'anniversaire de son entrée à l'Oratoire. Cette union a pendant près d'un demi-siècle embelli, charmé sa vie laborieuse. «J'étais sans fortune pour lui, nous disait-il y a deux ans M^{me} Cauvin, et je puis vous assurer que, depuis quarante ans que nous sommes ensemble, nous n'avons jamais

eu qu'une seule et même volonté. Si l'un propose, l'autre répond : C'est ce que je pensais. »

Après son mariage, M. Cauvin se rendit à Saint-Calais. Le sous-préfet était un vieux garçon très-riche qui ne s'occupait de son emploi que pour donner des signatures. M. Cauvin lui convenait admirablement. Au lieu des plaintes qu'on lui adressait auparavant sur son administration, ce fut plus qu'un concert d'éloges. Pendant trois ans que M. Cauvin occupa cette place, il y eut six conscriptions. On sait quelle source de fortune c'était alors pour la plupart des fonctionnaires. Mais M. Cauvin avait toujours conservé le principe des Oratoriens, de ne recevoir aucun présent, et c'est là qu'il eut occasion de le mettre en pratique. Le sous-préfet, qui était très-riche, fut content d'avoir un secrétaire pauvre, tout aussi désintéressé que lui.

En 1808, une chaire se trouva vacante au lycée d'Angers. M. Mesnard-Lagroye, premier président de la cour d'appel, ayant parlé de M. Cauvin à M. Ferry de St-Constant, proviseur du lycée, il y fut appelé comme professeur de mathématiques élémentaires et d'histoire naturelle. C'est ainsi que M. Cauvin entra dans l'instruction publique au moment où il y pensait le moins. Deux ans plus tard, il fut nommé professeur de physique à Pontivy, où il resta jusqu'en 1818, qu'il demanda sa retraite. Il l'obtint en 1819, le 8 janvier, jour déjà consacré pour lui par les deux plus grands événements de sa vie : son entrée à l'Oratoire et son mariage. C'était, disait-il, son jour de bonheur. Il se trouvait alors au Mans où il avait revu un grand nombre d'amis, et qu'il adopta pour sa seconde patrie : Caen fut toujours la première.

En rappelant les emplois qu'a exercés M. Cauvin, nous n'avons rempli que la moindre partie de la tâche que nous avons entreprise, quoiqu'elle réclamât un plus digne, mais

qui est devenue pour nous l'accomplissement d'un pieux devoir. Il nous reste à faire connaître les vertus personnelles de cet homme rare vraiment formé sur les anciennes mœurs. Sa mère a souvent raconté que dès l'âge de huit ou dix ans, « on le respectait dans sa famille. » On n'aurait pas osé prononcer un jurement ou une parole mal honnête devant lui. Si l'on disait du mal d'un absent, il prenait toujours sa défense avec un zèle et en termes qui frappaient de surprise dans un enfant si jeune encore.

Lorsqu'il fut entré à l'Oratoire, les réglemens de cette congrégation s'accordaient bien avec l'ardeur studieuse de son esprit et l'admirable modération de ses mœurs. Il recevait cent vingt livres par an pour son entretien. Cette somme lui suffisait : il abandonnait à sa mère son petit revenu. Un jour qu'il avait fait quelques économies pour s'acheter une robe de drap noir à longues manches comme en portaient les Oratoriens, sa mère lui écrivit que son frère arrivait malade de l'armée. Il fit aussitôt le sacrifice de la soutane, et lui envoya tout ce qu'il possédait. Lors de l'émission du papier-monnaie, il avait quelque argent qu'il garda soigneusement. Mais quand vint la grande disette, pensant que sa mère pouvait en souffrir, il lui adressa son épargne conservée pour les jours de besoin, et se soumit à la misère commune.

Malgré la suppression de l'Oratoire, il resta fidèle à ses principes. Sous les divers régimes universitaires, écoles centrales, lycées, collèges royaux, il ne voulut jamais donner de répétitions pour de l'argent, ni recevoir aucun présent de ses élèves. Il poussa même la rigidité jusqu'à ne pas accepter une seule invitation de la part de leurs familles.

« Quand il vint à Paris pour m'épouser, nous a encore raconté M^{me} Cauvin, il me dit : « Mademoiselle, j'ai une « petite place de commis de 4,200 fr. dans une des plus laides « des villes de France. Si je voulais aller trouver Fouché,

« ministre de la police, il m'en donnerait une de cinq ou
« six mille. J'ai des amis qui le connaissent ; d'ailleurs il
« protège tous les anciens Oratoriens. Mais j'ai pour principe
« qu'il faut payer les services qu'on nous rend par un dé-
« vouement parfait, et Fouché a commis trop de crimes
« pour que je veuille jamais lui devoir quelque chose. »

« Notre union avait été conclue par des parents qui étaient
ses amis. Quand je fus mariée, il m'étonna beaucoup en me
demandant quelle était la fortune de mes parents, et ce fut
à la lecture du contrat de mariage dressé par le notaire de
mon père, qui, par hasard, avait été élève de mon mari,
qu'il connut la dot que l'on me donnait. Il est vrai que
de notre côté ce fut la même chose ; nous n'avions pas
fait la moindre question à cet égard. »

Après avoir passé trois ans à la sous-préfecture de
Saint-Calais, M. Cauvin, ainsi que nous l'avons déjà dit,
avait accepté une chaire au lycée d'Angers, qui lui avait été
offerte par l'entremise de M. Mesnard-Lagroye. L'univer-
sité de France, dont les premières bases avaient été posées
en 1808, reçut l'année suivante le complément de son orga-
nisation. On créa les académies et les facultés. Des inspec-
teurs furent envoyés sur les lieux. Chacun saisit l'occasion
pour obtenir ce qui lui convenait le mieux. M. Cauvin de-
manda la chaire d'histoire naturelle, à la faculté des scien-
ces de l'académie d'Angers ; on la lui promit. En sortant
de chez les inspecteurs, il entra chez M. Mesnard-Lagroye.
On parla de la création des académies. M. Mesnard dit
qu'il serait heureux si son fils pouvait obtenir la chaire
d'histoire naturelle à Angers. M. Cauvin sort, rentre chez
les inspecteurs, les prie de faire obtenir cette chaire à M.
Mesnard. « Et vous ? lui dit-on. — Placez-moi où vous vou-
drez ; tous les pays me sont égaux. » On admira sa conduite ;
on lui fit de belles promesses, et on l'envoya professer les
sciences physiques à Pontivy, le dernier des lycées de l'Em-

pire (1). Il y avait peu d'occupation ; mais il s'en créait par son obligeance. Quand un professeur d'humanités était absent ou malade, on le priait de le remplacer ; ce qu'il a fait quelquefois pendant trois mois entiers, sans vouloir jamais toucher la part du traitement du professeur que la loi lui accordait, ni recevoir aucun présent.

En 1789, M. Cauvin avait cru, comme les meilleurs esprits, qu'il ne s'agissait que de réformer les abus, et avait applaudi au grand mouvement social qui électrisa tant d'âmes généreuses. D'ailleurs, l'organisation de l'Oratoire, dont Bossuet, qui n'en pouvait prévoir les conséquences, ainsi que le remarque M. Walkenàtr, a tracé un si charmant tableau, provoquait à l'indépendance. Presque tous ses membres embrassèrent le parti de la révolution qui, à son début, se présentait à eux si pleine d'espérance et de promesses évangéliques. Mais bientôt cruellement désabusé, M. Cauvin vit avec épouvante les crimes qui souillèrent les jours affreux de 1793. Ceux qui avaient salué l'aurore de la révolution, voyant toutes leurs grandes espérances trompées, gémissaient plus que les autres au sein de tant de calamités. Forcé par sa position de rester au milieu des acteurs de ce drame sanglant, il ne leur échappa que, parce que « tout entier à ses fonctions de professeur, il fuyait le monde, et, n'ayant point d'ambition, ne se trouvait sur le chemin de personne. » Lorsque le règne de la Terreur fut passé, il ne parut plus dans aucune assemblée populaire. Avec sa pénétration d'esprit, il devina de suite l'ambition de Bonaparte. Tout en lui sachant gré du bien qu'il faisait à la France, il prévit le mal qu'il lui préparait. Lorsque le Premier Consul résolut de s'investir du titre

(1) M. Cauvin fut compris dans la nomination faite par le grand-maitre de l'Université pour compléter l'organisation des Académies, et insérée au *Moniteur* du 21 décembre 1809.—Pontivy s'appelaït alors Napoléonville.

d'empereur, il voulut le tenir, du moins en apparence, du peuple français lui-même. On ouvrit dans chaque mairie un registre où tous les citoyens furent invités à inscrire leur vote. M. Cauvin refusa de le signer, et ne prêta jamais aucun serment à Napoléon. Une telle conduite est à remarquer au milieu de l'approbation qui entourait les usurpations successives de celui qui s'était si fortement emparé des destinées modernes. Les victoires de l'Empire ne le fascinèrent point. Comme Camille Jordan, avec lequel il avait plus d'un rapport de caractère, c'était un citoyen rigide, un Français que la gloire la plus éclatante, séparée du sentiment moral, ne pouvait éblouir. A Pontivy, le sous-préfet, excellent homme, était enthousiaste de nos succès militaires; M. Cauvin, lui, ne voyait que le deuil des familles. A chaque nouvelle bataille gagnée, ce fonctionnaire l'abordait d'un air triomphant et lui reprochait ses paroles amères contre l'esprit de conquête. Enfin, il vint lui annoncer l'incendie de Moscou. M. Cauvin dit : « Voilà le commencement de la fin. » Quelque temps après, quand arrivèrent les nouvelles du grand désastre, le sous-préfet lui disait avec un mélange de surprise et de consternation : « Vous aviez donc des renseignements particuliers ? » Non, répondit M. Cauvin; mais je savais que cela devait finir ainsi. »

M. Cauvin vit avec joie le retour des Bourbons et la chute de la tyrannie impériale. Il aimait la légitimité qui sauva alors l'Europe de l'anarchie, et dont le dogme lui paraissait sortir de toutes nos traditions, de tous nos sentiments nationaux. Bientôt Napoléon, quittant l'île d'Elbe, reparut comme un météore terrible qui devait s'éteindre après une courte, mais immense calamité. Pendant les Cent jours, M. Cauvin, qui avait prévu les malheurs d'une seconde invasion, resta fidèle aux princes fugitifs, dans une ville où il comptait à peine cinq ou six personnes de son opinion. Le ministre avait

demandé des notes sur chaque professeur. On dit à M. Cauvin que le sous-préfet ne ferait point connaître ses sentiments politiques. Il répondit : « Que le sous-préfet fasse son devoir ; qu'il dise que j'ai prêté serment à Louis XVIII , et que je ne reconnaitrai jamais d'autre souverain. » Le gouvernement impérial, quoiqu'il aimât peu l'opposition, respecta cette courageuse fidélité : M. Cauvin ne fut point destitué. Mais on voulut l'astreindre au service de la garde nationale ; on parlait aussi d'exiger un serment : il abandonna son emploi , sans lequel , cependant , il ne pouvait pas vivre alors , et se retira au Mans. Quelques jours après , le roi rentrait dans sa capitale. C'est de M. Cauvin qu'on peut dire aussi que s'il n'eut rien à expier , il n'eut pas non plus le bonheur qui suit un grand triomphe ; car le triomphe de la cause qu'il aimait, n'avait pu s'accomplir qu'à un prix bien douloureux.

Vers ce même temps , M. Cauvin vint à Caen voir sa mère , tandis que M^{me} Cauvin était allée aussi voir la sienne à Paris , où il devait la rejoindre. Un membre de l'Université , très-influent et ami de sa famille , lui demanda si son mari ne serait pas bien aise d'avoir une chaire à Caen. Elle répondit que oui , et on lui promit la place de M. Lamouroux , professeur d'histoire naturelle à la faculté des sciences. M^{me} Cauvin demanda où on l'envoyait. « Planter ses choux , lui répondit-on ; il est destitué. » Aussitôt elle se récrie avec une généreuse vivacité ; elle dit que si M. Lamouroux était nommé ailleurs , ce serait un grand bonheur pour son mari que de revenir dans sa patrie ; mais qu'il ne consentira jamais à occuper la place d'un homme qui en serait dépouillé pour ses opinions. Eh bien , lui répondit-on , que votre mari lui écrive qu'il va être destitué ; qu'il vienne à Paris , il pourra peut-être encore conjurer l'orage. M. Cauvin arriva le soir même , écrivit de suite à M. Lamouroux , qui vint le trouver et conserva sa chaire... M. Cauvin retourna à Pontivy , où il resta, « ami de tous » ,

il est vrai, jusqu'en 1818, qu'il termina sa carrière universitaire, et vint définitivement se fixer au Mans.

Depuis cette époque M. Cauvin se consacra tout entier à l'étude et particulièrement à l'histoire. L'injustice le révolta toujours. Sous la restauration l'esprit de parti renouvelait par les mille voix de la presse ces accusations qui furent la funeste erreur de Voltaire et de son siècle. Loin d'être ennemi du progrès et des lumières, le christianisme a été le grand agent du perfectionnement social. Le signe auguste de la rédemption, dit magnifiquement Balanche, n'est-il pas en même temps le signe de la progression des destinées humaines? De même que le christianisme est le foyer vital du genre humain, de même l'église catholique est la tête et le cœur du christianisme. Pendant près de dix-huit cents ans, c'est le clergé qui a exercé seul l'initiative des progrès moraux et politiques. Sans doute, se retrempant aux sources vives de la science, il saura reprendre dans l'avenir un rôle que les malheurs des temps lui ont fait abandonner. M. Cauvin entendait dire sans cesse qu'avant 1789 le peuple était tenu dans l'abrutissement, et que les prêtres couvraient tout de leur éteignoir. Il se mit à la recherche des diverses institutions libérales, dans le grand sens de ce mot, écoles et maisons de charité, qui existaient avant cette époque dans le Maine, et qui comptaient presque toutes pour fondateurs des nobles ou des ecclésiastiques. Telle fut l'origine de son premier ouvrage : les *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique du diocèse du Mans*. Il n'a cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de poursuivre ses doctes et laborieuses investigations sur les anciens monuments de notre histoire nationale.

M. Cauvin avait donné dans la ville du Mans l'essor au mouvement littéraire. On ne saurait dire son empressement à accueillir, à encourager, à diriger même dans leurs études

les jeunes gens chez lesquels il apercevait les germes de futurs succès, et qui venaient à lui comme à un maître et à un chef vénéré. Si un savant étranger arrivait au Mans, aussitôt il rassemblait chez lui tous ceux qui se livraient aux mêmes études que cet étranger, afin de lui épargner des courses fatigantes ou des visites inutiles. Trois ou quatre fois dans l'année il réunissait ses amis, surtout ceux qui s'occupaient de sciences. Comme celle de Socrate, sa maison était petite ; mais si l'on s'y trouvait à l'étroit on y paraissait content, même les jeunes gens. Ce qui attirait tout le monde autour de lui, c'était sa bienveillance pour tous.

Les vœux des hommes qui désiraient voir l'antique race des Bourbons s'identifier avec les destinées de la nation, afin de représenter complètement le principe social, comme c'est le propre et la condition de toute dynastie légitime, ne devaient pas être exaucés. La révolution de Juillet éclata, et fut pour M. Cauvin une funeste catastrophe. Son devoir était tout tracé d'avance : il ne s'en écarta pas. Sans doute, il est temps de confondre dans nos affections la France ancienne et la France nouvelle ; mais ne soyons pas étonnés qu'un certain nombre d'hommes restent fidèles au culte des ancêtres, et de ce que les Sabins, comme dit Ballanche, ne sont pas encore tout-à-fait devenus des soldats de Romulus. Mais les opinions de M. Cauvin en toute matière ont été si franches et si persévérantes, il les a professées avec tant de modération, qu'elles avaient droit aux hommages de ceux même qui ne les partageaient pas. « Les légitimistes, nous disait encore M^{me} Cauvin, ont été bien aises de compter mon mari dans leurs rangs, et ceux qui ne le sont pas ont respecté notre dévouement, parce qu'ils savent qu'il est sincère ; que nous n'avons rien à craindre de Louis-Philippe, rien à demander à Henri V. De sorte qu'en disant à tous : Nous sommes légitimistes, nous sommes bien avec tous. » C'est que nul ne refuse son assentiment à une honorable persistance dans les mêmes convictions.

Du reste, caractère ferme et austère, rien ne pouvait le faire sortir d'une ligne de devoir tracée d'avance. Lorsque la première médaille du concours des antiquités nationales fut décernée à son grand ouvrage sur la Géographie ancienne du diocèse du Mans, un membre de l'Institut lui dit qu'on allait demander pour lui la croix de la Légion-d'Honneur. « Non, je vous prie, répondit-il ; je la refuserais. Je suis dévoué à la branche aînée des Bourbons, et je ne puis rien devoir à la branche cadette. » On insista. Il reprit : « Je n'ai pas voulu prêter serment pour être électeur, même quand on portait des hommes de mon choix, et je le prêteraï pour un bout de ruban ! Je perdrais ma propre estime et celle de mes concitoyens, ce qui est pour moi bien au-dessus de toutes les décorations. » Il n'hésitait en aucune circonstance à manifester sa foi politique. Un jour il engageait le préfet à nommer un savant membre d'une commission dont il faisait partie : « Non, dit le préfet ; son opinion ne me convient pas. Pourquoi donc m'avez-vous nommé ? reprit M. Cauvin ; vous savez que je suis légitimiste. »

M. Cauvin était très-vif. La moindre injustice lui inspirait des mouvements de colère dont il n'était pas maître. Mais revenu à lui, il avait le cœur si noble qu'il faisait des excuses à ceux qu'il avait blessés, quoique dans le fond il eût raison. L'auteur du *Dictionnaire de la Sarthe* ayant appris qu'il mettait en ordre ses notes sur le Maine, lui écrivit une lettre fort peu mesurée, où il l'accusait de lui nuire, et le menaçait de le poursuivre devant les tribunaux. M. Cauvin lui répondit que si, contre son intention, il devait lui causer quelque préjudice, il suffisait de l'en avertir pour qu'il s'arrêtât ; mais que ses menaces ne l'effrayaient point, et qu'il ferait ce que bon lui semblerait. En effet, M. Cauvin publia en deux ans la statistique de deux arrondissements. Pendant tout ce temps il n'avait encore rien

paru du Dictionnaire dont la première livraison fut mise en vente au mois d'octobre. On imprimait alors pour M. Cauvin une partie du second arrondissement ; mais c'était d'avance pour l'Annuaire de la Sarthe qui ne devait paraître qu'au mois de mars. L'auteur ne se fit pas de scrupule d'engager l'imprimeur à demander à M. Cauvin la permission de lui envoyer les feuilles de son ouvrage à mesure qu'elles sortiraient de ses presses. De cette manière, il pouvait le copier ; et comme il paraissait trois mois plus tôt , c'était M. Cauvin qui devenait le plagiaire. Cet homme excellent répondit : « Je n'écris que pour l'utilité de ceux qui voudront faire l'histoire du pays ; j'y consens. » On offrit de lui communiquer en retour les feuilles de l'autre ouvrage, mais il refusa en disant : « L'auteur publie son livre pour avoir de l'argent ; moi , je ne vends aucun de mes écrits. » La première livraison imprimée, on l'apporta de la part de l'auteur à M. Cauvin. Il ne voulut pas la refuser , mais il s'inscrivit au nombre des souscripteurs. Cette conduite n'empêcha pas, dit-on, l'auteur du Dictionnaire d'insulter M. Cauvin et de le calomnier. Un jour , sous l'impression d'une injurieuse attaque qui se trouvait dans le Dictionnaire, M. Cauvin écrivit une lettre où il relevait les nombreuses et graves erreurs qu'il avait remarquées dans cet ouvrage. Ses amis applaudissaient , car tous avaient aussi à se plaindre. L'imprimeur dit à M. Cauvin : « Je vais publier votre lettre puisque vous le désirez ; mais je suis certain qu'une fois qu'elle aura paru , il ne vendra plus un seul exemplaire de son livre. S'il en est ainsi , répondit M. Cauvin, je renonce à mon projet ; » et il ne publia point sa lettre.

Quoique d'une taille élevée, M. Cauvin était d'une constitution faible et délicate ; mais grâce à la constance d'un sage régime et à une grande austérité de mœurs , il a atteint , dans toute la plénitude de ses facultés physiques

et intellectuelles, cet âge qui, suivant les Livres saints, est la somme totale de nos années. Il s'est endormi dans le Seigneur, pour nous servir de la belle expression chrétienne, âgé de quatre-vingt quatre ans, le 7 janvier 1846, après une courte maladie qu'il a supportée avec la résignation que donnent une conscience pure et une piété solide. Nous devons à M^{me} Cauvin elle-même des détails pleins d'un vif intérêt sur ses derniers moments qui ont dignement couronné sa vie. Venant d'une telle source, écrits par un tel témoin, ils doivent être consacrés ici :

« Depuis que nous sommes ensemble, j'ai toujours célébré le jour de sa naissance, 5 juillet, de sa fête, Saint-Thomas, 21 décembre, et de notre mariage, 8 janvier...
« Jamais sa fête n'avait été mieux célébrée; sept ou huit dames étaient venues lui apporter de superbes bouquets. Il était content et heureux ce jour-là, et moi aussi, j'étais bien heureuse quand il l'était. Le lendemain il reçut une lettre de M. Guérard qui lui annonçait qu'il était le premier candidat pour une place de membre correspondant de l'Institut. Il en fut très-satisfait, et me disait: « C'est surtout pour toi que j'en serai content; car, quand il m'arrive quelque chose d'heureux, tu en as plus de joie que moi. » Les derniers jours de décembre, il toussait un peu; je le pressai de rester au lit, mais il avait un nouvel ouvrage à l'impression. Il me disait: « Il faut de la copie, j'ai des épreuves à corriger. » Le dernier jour de l'an, il travailla toute la journée; mais à cinq heures du soir il se coucha. Son médecin, qui était son ami, vint pour lui souhaiter la bonne année, et lui ordonna un loch, disant que c'était un rhume. Le lendemain il était plus mal. Je pris une sœur de la Miséricorde pour veiller la nuit auprès de lui. Hélas! je m'alarmais aussitôt qu'il avait quelque malaise. Dès le dimanche, il pria son confesseur de lui donner tous les sacrements de l'Eglise, et il les reçut avec la plus grande piété. Le mal augmen-

« tait, sa faiblesse était extrême. Cependant il conservait
« toute sa connaissance, s'informait si l'on avait soin de sa
« garde-malade, ne se plaignait que de l'ennui et du regret
« de ne pouvoir travailler. J'étais sans cesse assise près de
« son lit pour deviner sur sa figure ce qu'il désirait, ne vou-
« lant point qu'il parlât. Toute la journée du 6, il fit fré-
« quemment le signe de la croix sur sa poitrine, car il ne
« pouvait porter sa main à sa tête. Une heure avant de mou-
« rir il demanda les prières des agonisants, qu'il suivit des
« lèvres en faisant le signe de la croix. C'est le dernier mou-
« vement qu'il ait fait. Il n'a pas dit un mot de regret de la
« vie. Il est mort comme un saint, et après son trépas sa
« figure était plus belle qu'en pleine santé. Il semblait dor-
« mir et faire d'agréables rêves; c'étaient d'heureuses réa-
« lités pour lui, il jouissait du bonheur suprême; l'auréole
« céleste brillait sur sa noble figure. Quand, trente-six heu-
« res après, je l'ai quitté pour qu'on l'enfermât dans le cer-
« cueil, il n'avait pas changé; et, le 8 janvier, à l'heure
« même où, à pareil jour, il avait mis la couronne de bonheur
« sur ma tête, j'en posais une d'immortelles sur sa tombe. »

« Du haut du ciel, ajoute M^{me} Cauvin, il a pu voir son
dernier triomphe sur la terre. » Sa mort, en effet, a causé un
deuil général dans la ville du Mans. Toutes les classes de
la société, noblesse, clergé, magistrats, savants, hommes
et femmes du peuple, assistaient à son convoi. Un discours
d'une éloquence touchante fut prononcé par le président de
la Société des arts. Jamais plus unanime concert d'éloges et
de regrets n'accompagna des funérailles. Les uns rappé-
laient son esprit élevé, son caractère ferme, aimable, indul-
gent; les autres sa rare fidélité à toutes les affections, à tou-
tes les justices, à tous les devoirs: tous pleuraient l'homme
de bien par excellence.

Ce n'est pas au Mans seul que la perte de M. Cauvin a
été vivement sentie. S'il y avait des consolations pour les

grandes douleurs , aucune n'aurait manqué à la femme qui lui survit. Tous les jours elle reçoit de toutes parts des lettres remplies des témoignages les plus touchants et les plus honorables. Plusieurs membres de l'Institut lui ont écrit pour lui exprimer combien eux et le monde savant avaient été sensibles au coup qui l'a frappée. Le président de la Société des sciences et des arts du Mans est venu annoncer , au nom de cette société , à M^{me} Cauvin , qu'elle continuerait l'ouvrage que son mari avait commencé sur les anciennes corporations d'arts et métiers de la province. Il a ajouté qu'on la regarderait toujours comme sa compagne ; que la Société la priait de lui demander tout ce qu'elle désirerait , et qu'on s'empresserait de remplir ses vœux.

M. Cauvin avait eu le rare bonheur de trouver une épouse qui partagea sans cesse tous ses goûts , toutes ses affections , et jusqu'à ses études. Leurs cœurs et leurs esprits ont été si constamment d'accord qu'il semblait que c'était une seule âme qui les animait tous deux. Tout le monde connaît les travaux sur l'histoire naturelle (1), qui ont acquis à M^{me} Cauvin un nom si justement célèbre ; on peut dire que, sous ce rapport , elle est encore l'ouvrage de son mari. Comme nous savons qu'elle nous pardonnera tout ce qui tend à glorifier une mémoire à laquelle elle a voué un véritable culte (2), nous allons transcrire ici un nouveau passage de la lettre remarquable que nous avons déjà citée :

(1) Le principal est un grand ouvrage sur les champignons. Cet ouvrage donne la figure de deux mille hypoxylons et champignons classés méthodiquement. Il donne aussi la copie de tous ceux qui ont été publiés par un grand nombre d'auteurs , à mesure qu'ils les trouvaient et sans les placer au genre auquel ils appartiennent. M^{me} Cauvin destine ce recueil à la bibliothèque du Mans , suivant l'intention de son mari, pour lequel elle l'avait entrepris et l'a continué avec tant d'ardeur.

(2) M^{me} Cauvin a fait mouler la tête de son mari pour en faire exécuter le buste et l'offrir aux bibliothèques de Caen et du Mans. Elle se propose aussi de faire graver son portrait.

« S'il y avait du mérite à se dévouer à un homme si
« parfait, voilà le seul que j'avais. Depuis le jour de notre
« mariage, jusqu'à celui de sa mort, je l'ai toujours aimé
« passionnément. Je remerciais Dieu chaque jour de la grâce
« qu'il m'avait faite. Le jour qu'il est tombé malade, je lui
« disais encore: « Je ne puis comprendre comment j'ai mérité
« que Dieu te donnât à moi pour époux.

« C'est donc pour lui plaire qu'à Saint-Calais, où il de-
« meurait quand il m'épousa, j'appris la botanique, parce
« qu'il me disait qu'il aimait mieux y renoncer que de s'en
« occuper seul. C'était pour être toujours avec lui que j'ai
« parcouru toute la Basse-Bretagne et quelques parties du
« Maine. On me fit l'honneur de m'admettre dans les con-
« grès scientifiques où il allait. Alors je m'appliquai à l'é-
« tude avec un nouveau zèle; mais c'était encore pour lui
« plaire, pour qu'il n'eût pas trop à rougir de moi.

« Depuis une grande maladie qu'il avait éprouvée en
« 1822, il avait entièrement renoncé à la botanique. Ne pou-
« vant plus courir les champs sans se fatiguer, il s'occupa de
« l'histoire de mon pays, qui était, comme il le disait, sa
« seconde patrie; car la première lui était toujours bien
« chère...

« Ainsi donc, Monsieur, si vous parliez de moi, que
« ce ne soit que pour dire qu'il m'a rendue parfaitement heu-
« reuse; que, reconnaissant sa supériorité sur moi, enthou-
« siaste de toutes ses qualités, j'ai toujours fait ce que j'ai pu
« pour lui être agréable et mériter que Dieu me conservât le
« trésor inestimable qu'il m'avait donné. Ainsi donc, si l'on a
« été assez bon pour me supposer quelques talents, quelques
« mérites, c'est à lui qu'il faut les reporter; car je ne faisais
« rien que pour lui et par lui. »

M. Cauvin était membre de la Société royale des sciences
et des arts du Mans, dont il avait été président, de la Commis-
sion de la Bibliothèque et du Musée; correspondant du mi-

nistère de l'Instruction publique ; inspecteur divisionnaire de la Société pour la conservation des monuments ; membre de l'Association Normande, de la Société des Antiquaires de Normandie, etc. Il avait été le premier directeur général de l'Institut des provinces , et allait être nommé membre correspondant de l'Institut de France, titre qu'il ambitionnait « quoiqu'il ne fût pas assez éminent encore pour lui. » L'Académie était rassemblée pour procéder à l'élection et faire un choix parmi les candidats. M. de Pétigny, le seul qui eût des chances réelles, s'était retiré de la lutte, plein de respect pour l'âge et d'estime pour les ouvrages de son vénérable concurrent. Sa retraite assurait la nomination de M. Cauvin qui allait être élu à la presque unanimité, lorsque tout à coup se répandit le bruit de sa mort. Aussitôt l'Académie interrompit la séance et ajourna l'élection. « Je regretterai toujours et bien vivement, écrivait M. Guérard à M^{me} Cauvin, que nous n'ayons pas été laissés un peu plus long temps dans notre ignorance. Si l'avis ne nous eût été donné qu'à quatre heures au lieu de trois, nul doute qu'il ne vous fût loisible de faire inscrire aujourd'hui le titre de correspondant de l'Académie, parmi ceux qui recommandent déjà si hautement le nom de M. Cauvin à l'estime et à la vénération de ses contemporains et de la postérité. »

A ces titres scientifiques, M. Cauvin en joignait d'autres qui attestaient ses habitudes morales et religieuses. Il était membre de toutes les associations pieuses du Mans : de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-François de Sales, du Bon-Pasteur, de Saint-Joseph et de la Propagation de la Foi. Il montra qu'on peut être savant et chrétien.

Chaque année, M. Cauvin venait visiter sa ville natale qu'il aimait toujours d'un vif amour. C'est là que nous l'avons connu dans les derniers temps de sa vie, et il nous avait offert l'hospitalité bénie de sa petite maison du Mans.

Nous regarderons éternellement comme une grâce de Dieu d'avoir mérité son intérêt et sa bienveillance. Les instants que nous avons passés avec lui , à la place même où nous écrivons ces lignes , sont de ceux dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. L'entretien de cet homme , qui avait vécu dans la vieille France et vu debout encore les institutions des siècles passés , avait pour nous un attrait indéfinissable. Nous éprouvions une sorte d'émotion sainte , comme s'il nous eût été donné de converser avec un homme des civilisations antiques , resté au milieu de nous par quelque prodige , et d'interroger ce témoin vivant d'un ordre social disparu depuis long temps sans retour. La dernière fois qu'il a accompli son filial pèlerinage , c'était au mois d'août de l'année précédente ; il s'était d'abord rendu à Paris pour recevoir la médaille d'or que l'Institut avait décernée à sa *Géographie ancienne du diocèse du Mans* , et il en rapportait l'hommage à sa patrie. On est heureux qu'il ait pu jouir de cette récompense qui l'a rempli de joie et qui lui était si bien due. Son retour au Mans fut un véritable triomphe : les personnes les plus éminentes et les plus honorables de la ville vinrent toutes à l'envi le féliciter. « La sympathie de mes concitoyens , disait-il avec émotion , décuple pour moi le prix de la médaille. » La *Géographie ancienne*, admirable monument de la plus sûre comme de la plus vaste érudition , est l'œuvre qui met le sceau à sa réputation , et lui assure un nom durable. Nous ne croyons pouvoir donner une idée plus juste de cet ouvrage , qu'en citant ici un passage du rapport de M. Charles Lenormant :

« Nous n'avons pas hésité à chercher , avec M. Buchon ,
« des souvenirs nationaux jusqu'en Orient ; mais les antiquités de la mère patrie ont à nos yeux plus d'importance encore ; et quand il s'agit du sol natal , aucune espèce
« de recherche ne peut paraître trop minutieuse. M. Cauvin
« l'a compris comme nous. En 1833 (il avait alors 74 ans) ,

« il entendit un appel fait aux savants dispersés sur toute
« l'étendue de la France , à l'effet de rassembler les ma-
« tériaux d'une géographie complète de notre pays au
« moyen-âge La tâche , pour un seul diocèse , pouvait pa-
« raître rebutante par sa longueur et son aridité : les jeunes
« reculaient ; le vieillard se mit bravement à l'œuvre ,
« comme s'il avait eu une vie tout entière à son service. Le
« voici récompensé de son courage : non-seulement il a
« mené à bien cette grande entreprise , mais encore il peut
« jouir du fruit de son travail. Nous avons eu sous les yeux
« la *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, volume in-4°
« de plus de 700 pages , et plus nous l'avons étudiée , plus
« nous avons senti croître notre estime pour la laborieuse
« persévérance de son auteur. Votre commission ne craint
« pas de l'affirmer : le travail de M. Cauvin est un modèle
« en son genre. La partie géographique de l'*Histoire du*
« *diocèse de Paris* , par l'abbé Lebeuf , n'est pas plus com-
« plète , et la critique n'en est pas toujours aussi sûre. Un
« de nos confrères , M. A. Leprévost , a accompli la même
« tâche pour le département de l'Eure ; mais il n'a publié
« que le sommaire de son travail sans les preuves. Ici , à
« la plus riche nomenclature , répond la constante citation
« des textes qui l'expliquent et la justifient. M. Cauvin ne
« laisse rien à désirer sur ce qui touche à la nature , comme
« à l'organisation religieuse et civile. Les moindres ruis-
« seaux , les hameaux les plus obscurs ont leur histoire ,
« de même que les fleuves et les cités : travail inappré-
« ciable dans sa sphère , et qui n'inspire à votre commis-
« sion qu'un seul regret , celui de n'avoir à sa disposition
« que la première médaille du concours des antiquités na-
« tionales. »

Tous les autres ouvrages de M. Cauvin se recommandent également par des recherches pleines d'exactitude , de sagacité , de persévérance et surtout de bonne foi. Comme il le

disait lui-même, avec sa modestie si sincère, ce n'est pas précisément l'histoire qu'il écrivait; mais il ramassait des matériaux dispersés qui couraient risque d'être perdus, et il les publiait pour servir à ceux qui voudraient les mettre en œuvre. Il citait toujours, avec un soin scrupuleux, les sources où il puisait, et enseignait aux autres où ils auraient à chercher. Si de semblables travaux ne donnent pas une gloire bien éclatante, ils ont d'incontestables droits à la reconnaissance de ceux qui savent en apprécier l'utilité. En voici la liste chronologique et complète :

Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique du diocèse du Mans. Au Mans, imprimerie de Monnoyer, 1825, in-12.

Essai sur la statistique de l'arrondissement de Saint-Calais, département de la Sarthe. Au Mans, 1827, in-12.

Essai sur la statistique de l'arrondissement de Mamers, département de la Sarthe. Au Mans, 1829, in-12.

Essai sur la statistique de l'arrondissement de la Flèche. Au Mans, 1831, in-12.

Essai sur la statistique de l'arrondissement du Mans. Au Mans, 1833, in-12.

Essai sur la statistique du département de la Sarthe. Au Mans, 1834, in-12 (1).

Extrait des registres de l'hôtel-de-ville du Mans, suivi de la liste des gouverneurs et lieutenants du Maine; et d'une notice sur Ambroise de Loré. Le Mans, 1835, in-12.

Observations topographiques sur le diocèse du Mans. Le Mans, 1838, in-12.

(1) « Tout le monde connaît le mérite éminent de cet ouvrage, dit l'auteur d'un article inséré dans *la Province du Maine*, et l'on sait avec quel soin et quelle scrupuleuse exactitude il fut travaillé par l'auteur. Si la Providence eût encore prolongé les années si précieuses de M. Cauvin, peut-être eût-il, comme il en avait la pensée, publié une seconde édition plus complète encore et sur un autre plan, de cet ouvrage épuisé. Nous nous rappelons lui avoir entendu dire avec un sentiment de joie, qui certes n'était pas de l'orgueil, qu'un exemplaire de ces *Essais* avait été payé tout récemment à Paris la somme de quatre-vingt francs (quatre volumes in-12). »

Etats du Maine, députés et sénéchaux de cette province. Le Mans, 1839, in-12.

Essai sur l'armorial du diocèse du Mans. Le Mans 1840, in-12.

De l'administration municipale dans la province du Maine. Le Mans, 1842, in-12.

Supplément à la topographie du diocèse du Mans. Le Mans, 1843, in-12.

Géographie ancienne du diocèse du Mans, suivie d'un Essai sur les monnaies du Maine, par M. E. Hucher. Imprimé aux frais de M. A. de Caumont. Paris et le Mans, 1845, in-4°.

L'Annuaire de la Sarthe renferme quelques articles de M. Cauvin. On trouve dans celui de l'an VIII, sous le titre d'*Histoire Naturelle*, une nomenclature des minéraux, végétaux et animaux de ce département. En 1822, il publia, dans le même recueil, l'éloge d'Elie Savatier.

M. Cauvin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui, nous l'espérons, ne seront pas perdus pour la science. Ils s'occupait encore de recherches sur des corporations d'arts et de métiers, lorsque la mort est venue terminer sa vie si pleine; cette vie qui rappelle celle des Mabillon, des Martenne, des dom Brial et de tous ces hommes qu'on cite, quand on veut donner l'idée du plus profond savoir et de la plus rare modestie.

Bibliothèque de Caen, 28 février 1846.

FIN.